

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

1^{ER} MAI 1889.

No. 17.

ELOQUENCE ACADEMIQUE.

Discours prononcé par M. Renan, directeur de l'Académie française, en réponse au discours de réception de M. Jules Claretie. (1)

Monsieur,

Il y a plus d'un quart de siècle que nous nous vîmes pour la première fois chez M. Michelet. Le lieu si hospitalier, l'affection qui nous attachait au maître, et une rare communauté de sentiments nous unissaient. Vous étiez dans le feu de vos premières ardeurs révolutionnaires ; j'étais sous le coup des conversations intérieures que j'avais eues en Orient, comme les disciples d'Emmaüs, avec un voyageur mystérieux. Nous nous entendîmes assez vite. Vous l'avourai-je ? Je crois bien que, en ces premiers entretiens, nous dûmes beaucoup de mal de l'Académie française. Oh ! l'Académie, monsieur, a des indulgences infinies pour le mal que l'on dit d'elle. Les grosses injures ne l'atteignent pas ; les doux reproches des hommes de talent, elle les prend pour des marques d'amour, et elle en tient bonne note pour ses faveurs futures. Certes, il est un point sur lequel nous avons pleinement raison : c'est quand nous regrettions que la Compagnie ne comptât pas dans son sein le maître exquis, l'historien charmant, qui nous consolait dans nos tristesses d'alors. Mais que voulez-vous ! Une compagnie littéraire infallible ! Nous en aurions presque peur. Les académies n'ont pas la prétention de posséder la règle d'une justice absolue. Il suffit qu'elles aient raison quelquefois. Il y faut laisser une place aux rapprochements imprévus, aux spirituels jeux du hasard, aux aimables rencontres enfin, comme celle qui

(1) Nous avons publié dans notre dernier numéro les observations de M. Léon Aubineau sur le discours de M. Jules Claretie et la réponse de Mr Renan. Au cours d'un article publié dans le *Monde* de Paris, après avoir fait la part du vrai et du faux contenus dans le dernier discours de M. Renan et avoir admis qu'à certains endroits l'affirmation s'y produit avec une force inespérée et au profit de belles vérités, M. Aigueperse s'exprime ainsi : " Lorsque la justice me l'impose, je loue M. Renan, mais le cœur n'y est pas. M. Renan est presque—qu'on me passe le mot—ma bête noire. Et il ne s'agit pas d'un sentiment du chrétien, mais du littérateur. Le fabuliste disait :

Hors d'ici ceux dont la bouche
Souffle le froid et le chaud.

Je déteste plus encore l'écrivain au sujet duquel je suis à tout instant obligé de me demander : Ce qu'il souffle est-il du froid ou du chaud ? Ces circuits dans lesquels la pensée de M. Renan tourne, retourne, s'atténue, se transforme, s'évanouit ; ces phrases d'apparence claire et qui contraignent l'esprit de s'arrêter pour en étudier anxieusement le sens ; ces allées à droite pour virer à gauche et finalement vous laisser incertain du lieu où vous êtes ; cette absence de netteté, de contours arrêtés, surtout de conclusions fixes et reposantes m'irritent et m'exaspèrent. "

nous amène aujourd'hui en cette enceinte,—vous, engagé volontaire des corps francs de la littérature d'il y a trente ans, pour prendre place en ce sénat conservateur,—moi, disciple égaré, mais obstiné, de saint Tudual ou de saint Corentin, pour vous y souhaiter la bienvenue et vous serrer la main au nom d'une vieille amitié.

J'étais sûr de vous plaire, monsieur, en revenant avec vous sur ces souvenirs du temps où, comme dit Pétrarque, nous étions en partie d'autres hommes qu'aujourd'hui. La meilleure marque de noblesse, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, est de s'aimer tel qu'on fut jeune, de rester fidèle aux illusions à travers lesquelles on découvrit d'abord la vie. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup changé ; nous sommes toujours idéalistes incorrigibles. Je vous vois trait pour trait comme vous étiez alors. L'enthousiasme était le caractère dominant de votre nature, et si ces années planes du milieu du second Empire eussent permis les protestations hasardées, vous vous y seriez, je crois, jeté vaillamment. La Révolution était comme un gouffre qui vous appelait. Vos sympathies étaient toutes pour ces dévouements instinctifs, pour cette façon de jouer avec la mort, qui donnent aux caractères de la Révolution un attrait irrésistible. Votre histoire de *Prairial* est un vrai martyrologe. Vous avez déplié l'un après l'autre, aux Archives, ces feuillets écrits par vos héros en leurs dernières nuits ; vous avez tenu sous votre regard le poignard qui a tué Romme, Bourbotte, Soubrany ; comme le diacre du temps des persécutions, vous nous montrez la fiole rouge et le mouchoir ensanglanté. " Le livre de Claretie, disait Michelet, m'a fait frissonner. Il est si brûlant, si cruellement vrai ! " Vous avez eu toutes nos fièvres, monsieur ; vous avez savouré tous nos accès de folie. Mais ce qui montre bien la solidité de votre jugement, vous êtes revenu d'un voyage au pays de la mort sans y rien laisser de vous-même, vous avez traversé le chaos sans jamais perdre pied.

Depuis lors, vous avez marché de succès en succès. Après avoir parcouru les cercles de l'enfer, vous avez pu sourire avec tant de naturel, qu'on a cru que vous n'aviez fait que cela toute votre vie. Votre esprit, à la fois souple et ferme, capable de se passionner et de dominer sa passion, fut bientôt agréé du public, qui vous a applaudi au théâtre, suivi avec faveur dans l'histoire et le roman, lu avidement dans ces causeries hebdomadaires, genre nouveau que vous avez tout à l'heure si bien défini et qui a remplacé en quelque sorte l'ancien genre français de la correspondance. Les organes les plus importants de l'opinion ont tenu à vous confier leur chronique du jour, ces rapides jugements de référé qui classent une cause, la définissent, l'encadrent, tout en laissant à l'avenir le soin de la reprendre et de la discuter. C'est là, monsieur, que vous vous êtes montré tout à fait au droit fil de notre siècle. Ce cher dix-neuvième siècle, l'avenir en dira beaucoup de mal ; on sera injuste si on ne reconnaît pas qu'il fut charmant. Tel il apparaît dans vos tableaux ; vous lire, quand vous écriviez ces jolies pages, était un de mes délassements. Le dix-neuvième siècle a sur tous les autres un immense avantage, c'est d'être le nôtre. Même quand, par profession, on a choisi la compagnie des morts, la lumière du soleil est douce. Cette vie parisienne peut sembler par moments superficielle, je l'avoue ; mais elle offre un défilé aimable de douces images. C'est un bon fourneau pour brûler ce surplus de vie que n'absorbent pas la philosophie

et la science. Une partie considérable de l'humanité vit de la chronique de Paris. Quelque chose manquera au monde le jour où on ne l'aura plus.

Vos romans en volume ont ajouté des touches nouvelles à ce grand roman sans fin que, pendant des années vous avez dévidé jour par jour. Votre épisode des amours de l'interne de la Salpêtrière est exquis. *Le Million* est une délicieuse nouvelle, du parfum le plus suave. *Le Drapeau*, *la Canne de M. Michelet* respirent un touchant patriotisme. *Monsieur le ministre* a fait sourire de certaines faiblesses qu'une fausse pruderie affecte souvent de prendre au tragique. La politique vous a touché, sans vous étouffer. La Comédie-Française et ses intérêts, inséparables de ceux de l'esprit français, ont prospéré dans vos mains. Quand vous avez recherché nos suffrages, certes, votre mérite eût suffi pour les obtenir ; vous voulez cependant qu'on sache qu'il y eut dans votre nomination un salut aimable de notre Compagnie pour la Société d'artistes excellents qui est chargée comme nous de la garde de la langue et du goût national. Que la Comédie-Française ici représentée en vertu d'un droit que nous n'avons garde d'oublier, veuille bien agréer l'expression d'une vieille confraternité, dont nous sommes heureux et fiers.

En vous choisissant pour remplacer un des confrères que nous avons le plus aimés, nous étions sûrs d'avance que vous nous traceriez de lui une parfaite image. Vous avez, monsieur, bien rempli notre attente. M. Cuveillier-Fleury sort des pages que vous venez de lire tel que nous l'avons connu, avec ses vives allures d'homme, sa foi en la saine littérature, sa confiance en la raison et en la bonne culture de l'esprit, son dévouement absolu à la France, dévouement qui permit au plus loyal des patriotes de ne tenir pour étranger rien de ce que le pays a voulu et admis. Vous avez loué l'éducateur de la meilleure manière, je veux dire par ses élèves,—par un de ses élèves surtout, par ce confrère accompli que l'exil nous a pris et que nous regrettons si vivement de ne pas voir aujourd'hui parmi nous s'associer aux éloges donnés à son maître. Vous avez loué le libéral à toute épreuve, qu'aucune réaction n'ébranla, qui resta toujours fidèle à cet idéal de respect pour le droit, de bienveillance et d'honnêteté, que la France a élevé dans le monde comme le symbole de foi du galant homme. Vous avez peint tout cela en traits excellents ; car, si vous avez peu pratiqué notre confrère, vous avez eu sur son compte le plus parfait des documents, les vivantes confidences d'un témoin discret de ses épreuves et de ses joies. La meilleure part d'une belle vie est celle qui se continue dans les souvenirs d'une épouse fidèle. Vous avez connu notre confrère dans cette douce prolongation d'existence, qui est accordée à ceux qui en sont dignes. Il vous y est apparu entouré de cette tranquille lumière qui précède le grand oubli de la seconde mort ; et de là viennent les nuances douces qui donnent à votre portrait tant d'harmonie, les traits de ressemblance intime qui nous ont charmés.

Le Journal des Débats avait élevé une tribune qu'entourait une audience extraordinaire et d'où chaque mot tombait avec autorité. L'anonymat d'un groupe d'hommes que la parité du talent et la similitude des opinions fondaient pour ainsi dire en un seul, était arrivé à constituer un pouvoir politique et social dont nous avons peine maintenant à concevoir l'importance. MM. Bertin présidaient, avec le tact

et la mesure que donne un titre incontesté, aux débats de cette cour suprême de l'esprit français, qui réalisait un peu dans le journalisme ce que l'Académie est en littérature. M. Cuvillier-Fleury fut, pendant cinquante ans, un des membres les plus actifs de ce haut conseil de *dii consentes*. Sa critique, perpétuelle leçon de bon sens et d'honnêteté, s'étendait à des objets très variés. On pensait alors avec justesse que la règle du bien et du beau est en tout la même et qu'un esprit formé par les bonnes disciplines de l'antiquité peut servir aux exercices les plus divers.

Le siècle presque entier passa ainsi devant les yeux de notre confrère, et il le jugea bien. Quelle que soit l'opinion que l'on professera un jour sur le mouvement littéraire dont l'année 1815 peut être tenue pour la date initiale et 1870 pour la fin, aucun homme éclairé ne saurait refuser à ce qui s'agita durant ce temps, au sein de la conscience française, l'originalité, la hardiesse, la fécondité. Le fond d'idées légué par le dix-huitième siècle et la Révolution était insuffisant. Un petit filet de voix claire peut avoir des notes agréables, mais ne saurait suffire à toutes les modulations de l'esprit humain. En se débarrassant de la chaîne des vieilles croyances, qui facilement dégénèrent en une sorte de parti-pris de médiocrité intellectuelle, le dix-huitième siècle s'était imposé une chaîne bien plus gênante que celle de l'orthodoxie, le joug d'une sorte de bon sens étroit, réduisant le monde de l'esprit à quelque chose d'étriqué, de mesquin, de froidement raisonnable. La science avait été dégagée des entraves que l'autorité religieuse fit peser sur elle jusqu'à la veille de la Révolution, et c'est là sûrement un point d'une importance capitale ; mais une sorte de sécheresse de cœur et d'imagination rendait, en somme, le progrès peu sensible. On était libre de penser, et de fait, on pensait peu ; l'immensité des évènements de guerre et des révolutions politiques avait absorbé le meilleur des forces humaines. Le monde aspirait à quelque chose, et, en effet, dès que vint la paix et sous l'influence du nom seul de la liberté, se produisit dans tous les ordres un éveil extraordinaire. On s'ouvrit aux idées de l'étranger ; une foule de choses jusque-là innommées en français eurent leur droit d'entrée dans le champ clos de nos luttes et gagnèrent beaucoup à être transportées dans cette atmosphère nouvelle. On comprit l'infini, le populaire, le spontané. La langue gagna en souplesse, en étendue, en nuances. L'humanité se prit à réfléchir plus âprement qu'elle ne l'avait jamais fait sur sa destinée. Nous ne savons si toutes les questions que ce temps a posées seront résolues ; mais sûrement l'histoire rapportera à la première moitié de notre siècle d'immenses conquêtes dans l'ordre de l'esprit, un sentiment général de civilité, de douceur, de goût pour la liberté, un élargissement extraordinaire du cercle de l'imagination, une notion de la science, de la philosophie et de la poésie dont nos respectables ancêtres du dix-septième siècle n'eurent qu'un sentiment bien éloigné.

M. Cuvillier-Fleury assista à cette grande bataille intellectuelle en critique et en combattant. Vous nous avez finement expliqué l'espèce de dualité qui partagea toujours la conscience littéraire de notre confrère. Quoique la base de sa foi classique n'ait jamais été ébranlée, il était puissamment entraîné par les modernes. Au fond, il avait un faible pour ce qu'il combattait et un goût secret pour les qualités qu'il ne recommandait pas. *Dulcia vitia !* L'expression est de Quintilien. Elle

aurait pu être de M. Cuvillier-Fleury. Il blâmait et il aimait à la fois. On nous l'a montré avec esprit retirant tel livre des mains de son élève et le lisant pour son compte avec passion. Il ne se départit jamais des règles du jugement et du naturel, et pourtant il y avait de ces "charmans défauts" qu'il était forcé d'aimer. Était-ce faiblesse ? Non, c'était impartialité, instinct profond de la vérité. Presque toutes les fautes du dix-neuvième siècle sont venues d'un principe élevé. En souvenir de tant d'ardeur, de tant de sincérité, de tant d'aspirations nobles, la postérité, nous en sommes sûrs, passera l'éponge sur bien des égarements.

Comment être juste, en effet, autrement qu'en l'aimant et la haïssant tour à tour, envers cette génération brillante, qui reçut d'une main légère et porta sans embarras le lourd héritage de l'ancienne France, de la Révolution, de l'Empire, mais ne sut rien transmettre à ceux qui vinrent après elle ; — qui fit sentir en littérature le prix de la forme achevée, et laissa peu d'œuvres irréprochables ; — qui réagit contre un ton général de pompe factice et de solennité exagérée, et fut elle-même rarement exempte d'affectation ; — qui, avec une richesse, une exubérance, une ampleur de génie vraiment extraordinaires, produisit des milliers de livres excellents, dont pas un seul n'est bien sûr de l'avenir ? La cause en est avant tout, je me hâte de le dire, à la nature infiniment délicate des pensées que nous cherchons à exprimer. Le dix-septième et le dix-huitième siècles, roulant dans un cercle d'idées très borné, se privant de toute vérité qui ne pouvait pas se renfermer dans un cadre fini, arrivaient plus facilement à un style achevé qu'un siècle, comme le nôtre, surchargé de connaissances et persuadé avec raison qu'on rétrécit l'esprit humain en le limitant aux idées claires. Il y a tant de choses que ne pouvons qu'augurer, deviner, pressentir ! Les défauts des modernes viennent souvent de ce que, luttant corps à corps avec l'infini, ils veulent dire à la fois trop de choses. Mais combien d'autres faiblesses ces grands novateurs dont nous sommes les disciples auraient pu éviter ! Les bonnes époques de l'antiquité grecque et latine, le dix-septième et le dix-huitième siècle nous avaient habitués, quand il s'agit des ouvrages de l'esprit, à chercher avant tout le naturel ; dans l'auteur on voulait toucher un homme ; la modestie était considérée comme une condition pour plaire. Tout cela fut changé par la génération nouvelle. Le déchirement souvent nécessaire qu'une âme délicate n'accomplit, au début de la vie, qu'avec crainte et tremblement s'appela d'un affreux barbarisme "s'affirmer." On se paya de mots sonores dont les grands siècles avaient usé avec beaucoup de discrétion. La vanité, la présomption effrénées, l'amour du succès à tout prix, furent accueillis du public avec une indulgence exagérée. Tel romancier se disait plus grand que Napoléon, et cela ne paraissait pas trop fort. Les effusions les plus immodérées d'une vantardise enfantine réussirent à se faire accepter.

Que l'ancienne morale avait du bon en littérature ! Vieux maîtres de Port-Royal, qui pensiez que, quand on a une supériorité, on doit chercher avant tout à la cacher, qu'eussiez-vous dit de ces fadaïses, de ce faux vernis de grandeur, qui passèrent, tête haute, il y a cinquante ans sans qu'un Pascal les stigmatisât ? Ah ! monsieur, qu'il est difficile à un temps de se passer d'aristocratie ! Le tact, le goût ont besoin de protec-

tion. Quelle erreur de croire qu'une société où l'homme de lettres occupe ou croit occuper la première place, peut tenir droite sa ligne de flottaison ! Les choses humaines sont bien plus compliquées qu'on ne croit ; la dignité de l'écrivain est mieux abritée derrière d'anciennes conventions sociales que derrière de prétendues garanties de propriété. L'image qu'on se formait, il y a quarante ans, de l'homme de lettres, riche, brillant, faisant galamment son chemin dans le monde, habitait à l'idée fausse que l'écrivain, c'est-à-dire l'honnête homme qui a quelque chose à dire au public, exerce une profession et une profession lucrative. Une telle conception, fondée sur une erreur morale, faisait négliger les connaissances solides, encourageait les travaux superficiels, diminuait chez les masses le respect qu'elles ont naturellement pour la noblesse de l'esprit.

Une des conséquences de cette littérature avant tout spirituelle et légère fut d'habituer le public à être trop amusé. La lecture presque exclusive des romans devint pour les femmes une véritable cause d'abaissement. La lecture pour être salutaire, doit être un exercice impliquant quelque travail. A ce point de vue, il est bon que les livres ne soient pas tout à fait écrits dans la langue ordinaire. On en vint à demander comme condition essentielle à la prose destinée aux gens du monde de nécessiter aucun effort d'attention de la part du lecteur. Il y avait là un juste retour des choses humaines. La France, au dix-huitième siècle, avait fait sa campagne libérale et anticléricale en amusant. Il était écrit que l'amusement lui serait funeste. Elle avait tué l'in-folio des bénédictins, l'in-quarto des académies. Un petit volume frivole à la main, la voilà, disent ses ennemis, qui meurt de nullité. Ce n'est jamais impunément qu'on tient la vérité pour chose indifférente. Même la littérature légère peut être faite sérieusement et sans que les facultés maîtresses du raisonnement en souffrent aucun dommage.

Pour résumer en un mot le défaut d'une époque qui, en toute hypothèse, restera grande et honorée, je dirai que le demi-siècle dont M. Cu villier-Fleury a été le critique éclairé fut une époque trop littéraire. L'admiration était complaisante ; on gâtait les auteurs ; on les habitait à être faciles pour eux-mêmes, à rechercher le trait brillant, les couleurs voyantes et les beautés d'ostentation. On mêlait trop, d'ailleurs, la poésie et la réalité. La poésie est faite pour nous dépayser, pour consoler de la vie par le rêve, non pour déteindre sur la vie. A l'époque de l'*Astrée*, on vit des bourgeois du quartier Saint-Antoine vendre leur fonds de commerce pour se faire bergers et paître des troupeaux imaginaires. Maintenant les rêves sont moins innocents. *Morbus litterarius* ! Le trait caractéristique de ce mal est qu'on aime moins les choses que l'effet littéraire qu'elles produisent. On arrive à voir le monde comme à travers une illusion théâtrale. Le public atteint du même mal ne recherche que ce qui fait tableau ; la clarté de la rampe dégoûte de la lumière du jour. Toute droite appréciation des choses est de la sorte empêchée. Il faut d'abord aimer le bien et le vrai pour eux-mêmes ; l'auréole que crée le succès, l'applaudissement du genre humain viennent ensuite ou ne viennent pas. A vrai dire, ils viennent quand on ne les cherche pas ; ils ne viennent pas quand on les cherche. Il n'est pas sain de parler tant que cela de gloire ni de s'adjuger si hautainement l'avenir. L'avenir n'aura peut-être pas beaucoup le temps de nous lire : il sera trop occupé de

lui-même pour s'occuper beaucoup de nous. Je crains que l'abnégation des écrivains réalistes, ne visant, disent-ils, qu'à préparer des documents dans l'intention modeste que les siècles futurs nous connaissent, ne soit mal récompensée.

Cette question qu'on entend poser si souvent : " Que restera-t-il un jour des œuvres du dix-neuvième siècle ? a quelque chose de superficiel et de naïf. On est égaré par ce grand fait, qui s'est passé deux ou trois fois dans l'histoire, de littératures classiques dont le prestige s'est étendu à des nations très diverses, à des siècles très divers, et qui sont restées des modèles pour le genre humain. Il n'est pas probable que ce phénomène se passe désormais. Le progrès de la civilisation dont nous sommes les témoins est en extension, non en délicatesse. On ne verra plus guère, à ce qu'il semble, des langues apprises en vue de la culture littéraire par ceux dont elle ne sont pas la langue maternelle. La séparation des nationalités portée à l'excès fera croire à chaque peuple qu'il n'a pas besoin d'aller demander des modèles aux autres. On consultera, d'ailleurs, plus qu'on ne lira. Les livres d'importance majeure se referont tous les ving-cinq ans. Chaque nouveau venu profitera de ses devanciers, probablement en disant d'eux beaucoup de mal. La traduction elle-même nuira à la lecture des originaux. Molière, Montesquieu, Voltaire durent peu aux traductions ; on les lisait en français.

Vanité des vanités, monsieur ! Les siècles qui parlent le plus de l'immortalité sont ceux qui l'ont le moins assurée. J'en dis autant de cet abus étrange du mot génie, qu'on ne prodigue jamais plus que quand il y en a moins, et de ces prétendus privilèges que le vrai homme de génie n'a jamais connus ni réclamés. Le génie est, en général, très modeste ; il ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse tranquille. On a tort de lui rendre la vie dure ; mais, lui aussi, son premier devoir est de se faire pardonner sa singularité, à force de simplicité, de vulgarité apparente, de déférence pour les autres hommes. L'avenir est aux forts je le veux bien ; mais l'avenir est surtout aux modestes ; ceux-là dureront qui n'y ont pas pensé et ne se sont jamais crus assurés des suffrages de la postérité.

Pour fonder ces maîtrises littéraires qu'on appelle siècles classiques, quelque chose de particulièrement sain et solide est nécessaire. Le gros pain de ménage vaut ici mieux que la pâtisserie. La littérature qui veut être classique, c'est-à-dire universelle, doit pouvoir être appliquée. La bonne littérature à cet égard est celle qui, transportée dans la pratique, fait une vie noble. Une vie conduite selon les maximes littéraires du dix-huitième siècle sera, qu'elles qu'en soient les proportions, droite et honnête. La littérature moderne ne peut subir cette épreuve. Certes, l'artiste n'est pas responsable des contre-sens que l'on commet avec son œuvre. Le rustre qui avale sottement un parfum qu'on lui donne à sentir ne doit s'en prendre qu'à lui-même de sa sottise. Mais pour être éternel, c'est bien le moins qu'on en passe par quelques exigences. Tout ce qui doit quelque chose au caprice du moment passe comme ce caprice. Ce que la mode fait, la mode le défait. Dans mille ans, on ne réimprimera peut-être que les deux plus vieux livres de l'humanité, Homère et la Bible. Je me trompe : pour l'ennui des générations futures, on imprimera aussi des morceaux choisis par les professeurs de

belles-lettres d'alors. Là il y aura peut-être quelques demi-pages de nous, accompagnées d'une traduction interlinéaire en volapük. *Debemur morti nos nostraque.*

Ainsi par suite de quelques erreurs d'esthétique et d'histoire, la France libérale perdit le fruit de rares efforts et de dons exquis. Les auteurs de ce temps ont l'air de croire qu'ils seront toujours jeunes ; ils n'ont aucun souci de se ménager une vieillesse littéraire. Ils oublient surtout que l'humanité est une personne noble et qu'il faut la représenter en sa noblesse. A leur suite, on s'amusa d'un monde bas de fripons, de vauriens démoralisés, de Vautrin et de Quinola. On se laissa prendre d'un goût faux pour le laid, l'abject. On essaya de faire un mets avec ce qui ne doit servir que de condiment. La peinture d'un fumier peut être justifiée, pourvu qu'il y pousse une belle fleur, sans cela le fumier n'est que repoussant. La réalité, hélas ! on la rencontre à chaque pas. Elle n'a pas besoin d'être documentée ; nous la connaissons que trop bien.

On voulait du nouveau à tout prix. Il s'établit une surenchère de paradoxes. On était arrivé aux derniers pics glacés du Parnasse, où toute vie avait cessé ; on prétendait monter encore, et l'on s'étonnait que le public ne suivit plus. Le public, au fond, montrait beaucoup de bon sens. Enervé par le peu de durée des réputations littéraires, il perdait toute foi en la littérature et n'y voyait plus qu'un jeu de cartes, s'abattant les unes sur les autres, selon un rythme donné. L'homme de mérite, qui, au lieu de se jeter à froid dans l'Etna, comme Empédocle, ne demandait l'honneur de sa vie qu'à de sérieux services fut tenu pour un peu de chose. Erreur fondamentale ! Malheur à la nation qui ne sait pas user comme il faut de l'homme utile, exempt de toute prétention au génie et à l'immortalité ! Le génie est d'une application rare, souvent dangereuse ; une nation pour être sûre de vivre, doit pouvoir s'en passer ; elle ne peut se passer de bon sens, de conscience, d'assiduité au travail, d'honnêteté.

Un grand affaiblissement moral fut la conséquence du mauvais régime intellectuel auquel la France s'était mise. Le poison, quoique pris à petite dose, produisit son effet. On s'était fait un besoin de liqueurs malsaines, bonnes tout au plus pour amuser un moment le palais ; ce qui était inoffensif comme divertissement devint mauvais comme habitude. La vraie culture intellectuelle trop négligée se vengea ; l'étourderie n'eut plus de contrepoids. Une heure de surprise suffit pour ruiner un compromis imaginé par les plus sages esprits. Un cycle d'horribles aventures fut ouvert par ces journées néfastes que la France, à ce qu'il paraît, n'a pas encore assez expiées. On commit de gaité de cœur l'erreur capitale, qui est de déférer à la masse la question qu'elle sait le moins résoudre, la question de la forme du gouvernement et le choix du souverain. L'enfant de dix ans, à qui on avait donné imprudemment les droits de la majorité, fit des sottises ; quoi de surprenant à cela ? On demandait de la raison à cette foule qui, le même jour, peut se montrer dupe du plus grossier charlatanisme et sottement accueillante pour toutes les calomnies. On s'imaginait que, sans dynastie, on peut constituer un cerveau permanent à une nation. De là une fâcheuse diminution de la raison centrale ; le *sensorium commune* de la nation se trouve réduit à pres-

que rien. Avec de précieuses qualités de courage, de générosité, d'amabilité, la mieux douée des nations, pour avoir laissé descendre trop bas son centre de gravité intellectuel et moral, vit ses destinées remises aux caprices d'une moyenne d'opinion inférieure à la portée d'esprit du souverain le plus médiocre appelé au trône par les hasards de l'hérédité.

Faible dans la résistance, cette génération se montra dure et bornée dans la réaction. Nous l'avons vue, monsieur, cette réaction aveugle qui suivit 1848, tristes années où se trafina notre jeunesse et dont nous voudrions épargner les amertumes à ceux qui viendront après nous. Nos pères n'ont pas rempli envers nous le premier devoir d'une génération envers sa puînée, qui est de lui laisser un ordre établi, un cadre national fixe. Nous manquerons probablement à ce devoir envers ceux qui nous suivront. Trahis par nos aînés, nous aurons pour excuse que nous ne pouvions léguer ce que nous n'avions pas reçu. Nous fîmes de grands sacrifices pour tirer le moins mauvais parti possible d'un âge mauvais ; ils ne servirent à rien. Ah ! que le vieux proverbe hébreu était vrai : " Nos pères ont mangé le raisin vert, et les dents de leurs enfants sont agacées ! "

S'agit-il entre nous de faire le procès aux faits accomplis ? Non certes, monsieur. Nos goûts, en histoire, sont, je crois, à peu près les mêmes. Nous avons, si j'ose le dire, la même clientèle, les fous, les exaltés. Les causes fanatiques me sont si chères, que je ne raconte jamais une de ces héroïques histoires sans avoir envie de me mettre de la bande des croyants pour croire et souffrir avec eux. Votre Camille Desmoulins, vos condamnés de Prairial, vous les aimez ; vous vous passionnez pour chacun d'eux. Je les aime après vous, avec leur œil mélancolique, ces longs cheveux qui leur donnent un air d'apôtres, ces convictions ardentes, ce style à la fois déclamatoire et touchant. Il y a peut-être cependant entre nous une petite différence. Nous sommes bien d'accord sur ce point que la marche du monde se fait par l'impulsion des fanatiques et des violets. Seulement vous protestez quand on les guillotine... Après tout, ils l'ont voulu. L'œuvre des fanatiques ne réussit qu'à la condition que bien vite on soit débarrassé d'eux. Les carrières de ce genre doivent être courtes. Figurons-nous Camille Desmoulins et Lucile mourant en 1840 ou 1845. Ce serait aussi choquant que de nous figurer Jeanne d'Arc vivant soixante-dix ans. Le prophète qui parcourait les murs de Jérusalem en criant : " Voix de l'Orient ! Voix de l'Occident ! Voix contre Jérusalem et le temple ! " fut dans son rôle quand il ajouta " Voix contre moi ! " et la pierre lancée par les balistes romaines qui le frappa en pleine poitrine lui donna au fond la seule mort qui lui convint.

La Révolution, vous l'avez très bien vu, ne doit pas être jugée par les mêmes règles que les situations ordinaires de l'humanité. Envisagée en dehors de son caractère grandiose et fatal, la Révolution n'est qu'odieuse et horrible. A la surface, c'est une orgie sans nom. Les hommes, dans cette bataille étrange, valent en proportion de leur laideur. Tout y sert, excepté le bon sens et la modération. Les fous, les incapables, les scélérats y sont attirés par le sentiment instinctif que leur moment d'être utiles est venu. Le succès des journées de la Révolution semble

obtenu par la collaboration de tous les crimes et de toutes les insanités. Le misérable qui ne sait que tuer a de beaux jours. La fille de joie, la folle de la Salpêtrière y a son emploi. Le temps avait besoin d'étourdis, de scélérats ; il fut servi à souhait. On eût dit l'ouverture du puits de l'abîme, toutes les vapeurs infernales d'un siècle corrompu obscurcissant le ciel.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces détails hideux, qui sont comme le prix de la collaboration de la populace. Quand on envisage l'ensemble,—qu'on tient compte surtout de ce grand coefficient des choses humaines, la victoire, qui fait que beaucoup de folles tentatives doivent être jugées par le succès,—le phénomène général de la Révolution apparaît comme un de ces grands mouvements de l'histoire qu'une volonté supérieure domine et dirige. La pensée arrêtée chez quelques possédés : Il faut à tout prix que la Révolution réussisse, devint une obsession, une voix du dehors qui s'impose, une suggestion tyrannique. A partir de ce moment, la Révolution eut un génie, qui présida chaque jour à ses actes et qui, en vue du succès, ne se trompa guère. Un pacte de terreur lia des milliers d'hommes et les mit dans cet état d'entraînement impersonnel où l'on est emporté, à la vie, à la mort, sur un navire qu'on a lancé et qu'on ne gouverne plus.

La France seule pouvait offrir cet incroyable mélange d'esprit et de naïveté, de gaieté ironique et de colère concentrée. Ce fut une folle "emprise," à la façon des vœux chevaleresques du moyen âge. La gageure réussit par fureur, par amour, par la conviction enragée qu'il fallait qu'elle réussît. Et ces possédés d'une idée fixe étaient si bien d'accord avec ce que voulait la force des choses, qu'on se demande en vain ce que serait le monde si la Révolution n'eût pas réussi. Elle était nécessaire comme l'excès qui sauve ou qui tue. Elle nous laisse suspendus entre l'admiration et l'horreur. La Révolution est le plus violent des spectacles humains qu'il nous soit donné d'étudier. Même le siège de Jérusalem ne saurait lui être comparé. Ce fut une œuvre aussi inconsciente qu'un cyclone emportant sans choix tout ce qui est à sa portée. La raison et la justice sont peu de chose pour le colossal tourbillon. Comme le Léviathan du livre de Job, il est créé pour être irrésistible ; comme l'abîme, il remplit sa vocation, en ne disant jamais : C'est assez.

Voilà pourquoi les hommes de la Révolution sont l'objet de jugements si contradictoires. Ces ouvriers d'une œuvre de géants, envisagés en eux-mêmes, sont des pygmées. C'était l'œuvre qui était grande, et qui s'emparant d'eux, les faisait grands. La situation les saisissait, les enfiévrant, les transformait selon ses besoins ; quand l'accès était passé, ils se retrouvaient ce qu'ils avaient été auparavant, c'est-à-dire médiocres. Vorté Camille Desmoulins, par exemple, je ne vous blesserai pas, je crois monsieur, en vous disant que c'était vraiment peu de chose : une paille enlevée par le vent, un étourdi, un gamin de génie, comme vous l'appellez, un écervelé que l'enivrement de l'heure entraîne. Sa philosophie de l'histoire ne va pas au delà des *Révolutions romaines* de Vertot. Son style... ah ! monsieur, vous l'avez supporté ; je vous fais compliment de votre patience. On était alors grand écrivain pendant deux ou trois ans. La gravité terrible des événements faisait des hommes de génie pour un an, pour trois mois. Puis abandonnés par l'esprit qui les

avait en un moment soutenus, ces héros d'un jour tombaient, à bout de forces, affolés, hagards, stupéfiés, incapables de recommencer la vie. Napoléon fut dans le vrai en faisant d'eux des expéditionnaires et des sous-chefs.

Leur littérature, en général, est très faible. Ils écrivent mal, et ce qu'il y a de singulier chez des hommes aussi convaincus, d'une façon prétentieuse. Quand on veut imprimer leurs œuvres complètes, on se trouve face à face avec le néant. C'est la Révolution, à vrai dire, qui est leur œuvre. Pour un si court passage à travers la vie, il ne valait pas la peine de couler ses paroles en bronze ni de bâtir solidement ; on ne visait qu'à l'effet du moment. Un pareil temps ne pouvait produire un style solide, pas plus que des édifices durables. Le conventionnel de Rome, à la veille de mourir, écrit des pages et des pages. Il tient "à ce que l'on sache comment il est mort." Cela est naïf et maladroit. Je lis et je relis pourtant avec une émotion profonde ce morceau rempli d'un feu sombre, que vous avez publié. Votre tableau de la mort des derniers Montagnards est beau et touchant. L'horrible machine fonctionnait mal ce jour-là. Il fallut redresser Bourbotte. Il en profite pour faire un discours ; le cou engagé dans la planche fatale, il parle encore. Duroy, la tête sous le couteau, s'écrie : " Unissez-vous tous ; embrassez-vous tous : c'est le seul moyen de sauver la république." Des phrases ridicules, dites en une seule situation, changent bien de caractères esthétiques. Elles ont au moins une qualité : elles sont toujours sincères.

Les pires ennemis des grands hommes de la Révolution sont donc ceux qui, croyant leur faire honneur, les mettent dans la catégorie des grands hommes ordinaires. Ce furent des inconscients sublimes, amnistiés par leur jeunesse, leur inexpérience, leur foi. Je n'aime pas qu'on leur décerne des titres de noblesse. Ils vont seuls, comme le bourreau. A quelques illustres exceptions près, ils n'ont pas fondé de famille. On les cache comme ancêtres ; personne ne se réclame d'eux. On n'avoue pas facilement des pères qu'il ne faudrait pas prendre pour modèles. Je n'aime pas, surtout, qu'on leur élève des statues. Quelle erreur, quel manque de goût ! Ces hommes ne furent pas grands ; ils furent les ouvriers d'une grande heure. Il ne faut pas les proposer à l'imitation ; ceux qui les imiteraient seraient des scélérats. Nous les aimons, à condition qu'ils soient les derniers de leur école. Ils réussirent par une gageure incroyable, contre toute vraisemblance. Là où ils ont trouvé la gloire, leurs élèves attardés ne récolteraient que la ruine, le désastre et la malédiction.

Les centenaires ne sont la faute de personne ; on ne peut pas empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant. Rien de plus malsain que de rythmer la vie du présent sur le passé, quand le passé est exceptionnel. Les centenaires appellent les apothéoses ; c'est trop. Une absoute solennelle avec panégyrique, rien de mieux ; un embaumement où le mort est enveloppé de bandelettes, pour qu'il ne ressuscite plus, nous plairait aussi infiniment ; gardons-nous, au moins, de tout ce qui pourrait faire croire que de tels actes d'imprudence juvénile et d'irréflexion grandiose peuvent se recommencer. C'est la gloire d'une nation d'avoir dans son histoire de ces apparitions prodigieuses, qui n'arrivent qu'une fois : Jeanne d'Arc, Louis XIV, la Révolution, Napo-

l'éon ; mais c'est là un danger. L'essence de ces apparitions est d'être uniques. Elles sont belles à condition de n'être pas renouvelées. La Révolution doit rester un accès de maladie sacrée, comme disaient les anciens. La fièvre peut être féconde, quand elle est l'indice d'un travail intérieur ; mais il ne faut pas qu'elle dure ou se répète ; en ce cas, c'est la mort. La Révolution est condamnée, s'il est prouvé qu'au bout de cent ans elle en est encore à recommencer, à chercher sa voie, à se débattre sans cesse dans les conspirations et l'anarchie.

Vous êtes jeune ; vous verrez la solution de cette énigme, monsieur. Les hommes extraordinaires pour lesquels nous nous sommes passionnés eurent-ils tort, eurent-ils raison ? De cette ivresse inouïe, réduite à l'exacte balance des profits et pertes, que reste-t-il ? Le sort de ces grands enthousiastes serait-il de demeurer éternellement isolés, susperdus dans le vide, victimes d'une noble folie ? Ou bien ont-ils, en somme, fondé quelque chose et préparé l'avenir ? On ne le sait pas encore. J'estime que, dans quelques années, on le saura. Si, dans dix ou vingt ans, la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde, oh ! alors, la cause de la Révolution est sauvée : le monde l'aimera et en goûtera les fruits, sans en avoir savouré les amertumes. Mais si, dans dix ou vingt ans, la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée à l'intérieur aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, oh ! alors il faudra dire que notre entraînement d'artistes nous a fait commettre une faute politique, que ces audacieux novateurs, pour lesquels nous avons eu des faiblesses, eurent absolument tort. La Révolution, dans ce cas, serait vaincue pour plus d'un siècle. En guerre, un capitaine toujours battu ne saurait être un grand capitaine ; en politique, un principe qui, dans l'espace de cent ans, épuise une nation, ne saurait être le véritable.

Suspendons notre jugement. Nos fils auront la réponse à une question qui nous tient dans une incertitude douloureuse. Certes, l'histoire nous a montré plus d'une fois une cause vaincue ressuscitant, au bout de plusieurs siècles, avec la nation qui avait péri en la représentant, victime de sa supériorité et des services rendus à l'œuvre commune de l'humanité. Mais notre abnégation ne va pas jusqu'à sacrifier à une résurrection et à des apothéoses hypothétiques l'existence de notre chère patrie. La vraie manière d'honorer les généreuses utopies du passé, c'est de les montrer réalisées et applicables. Le but de l'humanité, qui saurait le dire ? Mais, qu'il s'agisse de l'humanité ou qu'il s'agisse de la nature, les seuls organismes qui laissent une trace durable sont ceux qui, engendrés dans la douleur, grandissent dans la lutte, s'accoutument aux nécessités du milieu et résistent à l'épreuve décisive de la vie.

Vous nous aiderez, monsieur, à défendre la vieille maison de nos pères, à en garder du moins le plan, pour la rebâtir un jour. Vous nous aiderez à maintenir l'idée fondamentale de cette Compagnie, le principe d'une noblesse littéraire, une conception du travail de l'esprit fondée sur le respect. Cela, dit-on, n'est plus de notre temps. Combien de choses hélas ! notre siècle a reprises, qu'il avait d'abord rebutées ! Je crains que le travail du XXe siècle ne consiste à retirer du panier une foule d'excellentes idées que le XIXe siècle y avait étourdiment jetées. Mais je ne veux pas finir cette réunion sur des pensées tristes. Ce siè-

cle, qui prouve au moins sa bonté en ce qu'on a toute facilité pour en médire, est après tout, celui où il a été jusqu'ici le plus doux de vivre. Nous avons goûté ce qu'il a eu de meilleur. Si sa fin nous inspire parfois certaines inquiétudes, élevons-nous à cette région sereine où l'on peut se dire, sans trop d'objections : Dieu fait bien ce qu'il fait. Ces fauteuils, après tout, sont commodes pour attendre patiemment la mort ; la vie y est assez douce. Jouissons du reste qui nous est accordé. Nous avons eu nos cinq actes, et, comme dit Marc-Aurèle, " celui qui nous congédie est sans colère ". Les anciens avaient une sorte de respect religieux devant le spectacle d'une vie heureuse. La vôtre me paraît avoir été de ce genre, monsieur. Tout vous a souri, et sans nul sacrifice de votre sincérité, vous avez su réunir dans une commune sympathie les partis les plus opposés ; les suffrages les moins habitués à se trouver ensemble. Vous le devez à votre heureux génie ; vous le devez aussi à ce doux siècle de fer, à ce pays excellent où nous avons le bonheur de vivre. Notre siècle a été bon pour nous, monsieur. Il a trouvé en nous ce qu'il aime, peut-être quelques-uns de ses défauts. Je ne sais si, en aucun autre temps ni en aucun autre pays, nous aurions pu faire valoir aussi bien le talent qui nous a été confié. Pauvre patrie ! C'est parceque nous l'aimons que nous sommes quelquefois un peu durs pour elle. Vous avez eu bien raison de dire qu'elle sera toujours le principe de nos espérances et de nos joies !

ETUDES SOCIALES

Les concours de beauté

Les Chinois ont inventé les examens du mandarinat dont notre baccalauréat d'aujourd'hui présente une si heureuse imitation ; mais ils se sont bornés à y soumettre la question de science et d'érudition. Les Grecs, si passionnés adorateurs de la beauté plastique, n'ont jamais songé à la considérer comme un objet de diplôme, ni à la faire consacrer par un jury d'experts. Il était réservé à l'Europe chrétienne d'imaginer cette chinoiserie dont les Chinois n'avaient pas eu l'idée, cet acte de paganisme que les païens ne soupçonnaient pas : les concours de beauté.

L'Autriche a donné le branle ; la Belgique a continué à Spa ; l'Italie n'est pas restée en arrière ; la France se dispose, à Nice, à suivre le mouvement. L'Allemagne est en retard, mais chacun sait qu'il lui faut un certain temps pour se mouvoir. L'Angleterre n'a pas encore dit son mot, parce que, en personne prudente, elle n'aime guère risquer une chose sans savoir à *quoi cela sert* ; elle se décidera quand elle constatera que cela sert à gagner de l'argent.

Ce n'est pas à dire pourtant que, même au point de vue païen ou chinois, l'innovation constitue un progrès. Bien au contraire. Si jamais cette idée au moins baroque avait pu se présenter à l'esprit d'un Grec, peut-être celui-ci ne l'eût-il pas repoussée par des principes de haute morale, mais à coup sûr il l'eût rejetée comme une monstrueuse faute de goût. Il est difficile en effet de rien imaginer de plus anti-artistique, de plus mesquin et de plus brutal à la fois.

Ce qui frappe tout d'abord c'est son caractère de basse vulgarité. Je me permets déjà de ne pas considérer comme appartenant à un ordre fort relevé l'admiration sans bornes, le culte, comme on l'a dit, de la beauté plastique ; mais je me demande dans quel cerveau de cuistre a bien pu germer la pensée de lui décerner un diplôme.

La passion de l'esthétique qui a flétri le moral des peuples de la Grèce, qui a perverti le mouvement intellectuel de la Renaissance, méritait peut-être ce soufflet ; avouons du moins qu'il était impossible de le lui appliquer plus lourdement et plus bêtement.

Plus malproprement aussi ; car, si les piteux jurés de ces concours rappellent le goût païen de l'Attique à peu près comme les groupes en zinc des cheminées de nos concierges rappellent la Vénus de Milo, ils représentent encore bien moins les principes de moralité, de délicatesse, de convenance qui s'imposent à toute société, je ne dis pas même chrétienne, mais simplement civilisée.

A-t-on réfléchi à tout ce qu'a de grossièrement cynique le rôle de ces experts, jugeant et classant des femmes avec des allures qui font involontairement penser aux comices agricoles ? A-t-on considéré tout ce qu'a d'odieusement contraire à la mission sociale de la femme, le défilé de ces tristes créatures jetées à ce degré d'abaissement par une vanité lamentable ou par un intérêt plus lamentable encore ? Et le public, qui assiste à cet examen, n'en reçoit-il pas de belles leçons de morale ? Et la société tout entière, ne retire-t-elle pas un joli bénéfice de l'étalage impudent de ces manières de rustres sans vergogne ?

Cela ne monte-t-il pas l'esprit public à un glorieux niveau ? Cela ne nous forme-t-il pas à des délicatesses bien exquises ? Cela ne nous prépare-t-il pas une estimable génération de petits goujats et de jeunes effrontées ? Nous n'avons déjà pas tant à perdre à tous ces points de vue.

Ce n'est pas aux pouvoirs publics que nous nous adressons ; on sait assez que nos gouvernants ne comprennent absolument rien aux considérations de cet ordre ; nous nous adressons au bon goût, au bon sens, à la pudeur, à la délicatesse et aussi à la prudence publics. Il y a un moyen bien facile d'arrêter net ces exhibitions, si facile qu'il ne consiste même pas à agir, mais à s'abstenir tout simplement. Faire, autour de ces entreprises commerciales, le silence du dédain et le vide du dégoût, cela suffira. N'y apporter ni l'appoint d'une sottise et malsaine curiosité, ni la contribution d'un argent doublement perdu, ne se faire ni l'écho de leurs réclames, ni le spectateur de leurs représentations, c'est les tuer à coup sûr, c'est nous en débarrasser le plus facilement du monde, au grand bénéfice de notre dignité, de notre moralité et de notre sécurité.

HENRY MOREAU

BIBLIOGRAPHIE

Religion

LES CRITÈRES THÉOLOGIQUES. La valeur de la raison dans le catholicisme ; l'Eglise enseignante ; les Conciles généraux, etc ; par le chanoine Salvatore di Bartolo, docteur en théologie et en droit canon. Ouvrage traduit de l'italien par un prêtre de l'Oratoire de Rennes, sur la seconde édition. in-18, 400 pages, chez Berche et Tralin, Paris.

Depuis quelques années, les rapports de la raison et de la foi, l'infaillibilité du Pape, le Magistère de l'Eglise, l'inspiration de l'Ecriture-Sainte, ont été l'objet de travaux nombreux. Si nombreux même qu'en présence d'une nouvelle étude sur l'une de ces questions, le lecteur hésite et se demande si c'est bien la peine de regarder ce qu'il connaît déjà, de lire ce qu'il a lu cent fois. Pourtant, voici un livre qui vient, une fois de plus, traiter ces problèmes et qui se flatte de l'espoir d'intéresser encore même après tous les autres. On sait que, dans ce cas, ce qui reste à faire aux derniers venus, c'est de mettre en pratique l'adage : *Non nova sed nove*.

Il est vrai que le conseil, en même temps qu'il est bon, est difficile à suivre.

Dans la campagne, il faut être un habitué de l'endroit pour se donner le plaisir de quitter les sentiers battus. C'est ce genre de plaisir que nous procure le chanoine di Bartolo.

Sous sa plume, les questions les plus simples, j'allais dire les plus banales, prennent une nouvelle physionomie. Des citations inattendues, d'ingénieux rapprochements viennent les éclairer, ou, comme on dit aujourd'hui, les *illustrer*, et le lecteur poursuit sa marche sans ennui, sûr, avec un pareil guide, de rencontrer l'imprévu à chaque pas.

J'ai dit que l'auteur avait su mettre en pratique l'adage : *Non nova sed nove*. Peut-être trouvera-t-on qu'il ne s'en est pas tenu là et que, si l'érudition, la mise en œuvre donnent à son livre un cachet personnel, les idées suffiraient déjà à le lui donner. Des idées neuves, ou même, si l'on veut, nouvelles, on en rencontre dans les *Critères théologiques*. Il y a d'abord tout un paragraphe qui, sous le titre de : *Projets*, est consacré à émettre des plans de réforme dans la législation ecclésiastique.

Dans le reste de l'ouvrage, il n'est pas difficile de s'apercevoir que le chanoine di Bartolo a un faible pour certaines opinions "peu communément admises", comme disent les théologiens ; voire même pour certaines théories qui jusqu'ici n'ont pas encore pénétré dans le sanctuaire de la théologie. Est-ce un mérite, est-ce un tort ? Le lecteur en jugera, mais nous devons lui dire que de nombreuses félicitations, dont quelques-unes sont parties de haut, peuvent le rassurer sur la parfaite orthodoxie de l'auteur, et même, au besoin, le disposer favorablement à son égard.

Est-il donc défendu de soumettre à la discussion des matières sur lesquelles l'Eglise ne s'est pas prononcée ? N'est-il pas, au contraire, désirable que la lumière se fasse sur les questions obscures ? Encore une fois, le lecteur jugera dans quelle mesure il doit accepter les idées du

chanoine di Bartolo. Du moins, il ne pourra s'empêcher de conclure que ce théologien est un érudit et un penseur, qu'il s'entend à remuer les idées non moins qu'à fournir des renseignements.

Nous ne pouvons nous dispenser de remercier en terminant le traducteur des *Critères théologiques*. Le livre qu'il nous a fait connaître prend place à côté de l'*Apologie scientifique* de M. Duilhé de Saint-Projet, à côté des ouvrages de l'abbé de Broglie et du livre du P. Fontaine : c'est dire qu'il a enrichi notre bibliothèque apologétique d'un livre qui compte parmi les meilleurs.

J. T. — *La Défense.*

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT, par M. l'abbé Auguste Delassus ; in-18 de 128 p. avec filets rouges. Couverture parchemin. Prix 75 centimes. Société de Saint-Augustin.

Que ce titre " Panégyrique " n'éveille point l'idée d'un discours académique, où la rhétorique s'est complue à développer ses amplifications. Non, ce panégyrique est une histoire, mais une histoire en tableaux, plus ramassée et plus saisissante que l'histoire chronologique. Elle devait entrer dans cette série d'hagiographies en in-16, si agréable aux yeux dans sa blanche parure de parchemin, plus agréable encore à l'esprit et au cœur, qui a été inaugurée dernièrement par "*Les trois nouveaux saints de la Compagnie de Jésus.*" Elle ne pouvait donc raconter par le détail les deux cents missions si mouvementées du Bienheureux, ses grandes œuvres et sa vie si pleine. L'auteur a tourné la difficulté en nous présentant deux grands tableaux divisés chacun en trois scènes. Premier tableau : Vie du Bienheureux, chère à Jésus-Christ, *Jucunda Christo* : 1o par l'offrande d'une vie pure et sans tache ; 2o par la consécration de cette vie dans le sacrifice ; 3o par la communion de cette même vie avec Dieu par l'oraison. Deuxième tableau : Vie fructueuse pour l'Eglise, *Fructuosa Ecclesiae* : 1o par ses prédications ; 2o par ses trois grandes œuvres : l'institut des Sœurs de la Sagesse, celui des Frères de Saint-Gabriel et celui des Pères de la Compagnie de Marie ; 3o par ses miracles.

Toutes les scènes de ces tableaux sont tracées en traits vifs qui prennent constamment leur relief dans les paroles de la Sainte Ecriture, et s'incrument dans l'âme de celui qui les lit. Puissent ses lecteurs être nombreux et tous devenir les admirateurs et les dévots de " cet homme admirable, doué d'une singulière et très éminente vertu, puissant en paroles et en œuvres, pour affermir et soutenir avec une pleine énergie, la doctrine et le magistère du Siège Apostolique, pour corriger, par l'innocence de sa vie, les mœurs en décadence, les ramener à la forme de la loi évangilique et confondre la sagesse du monde par la folie de la croix. " (Léon XIII.)

Histoire

CHRONIQUES DE VILLEHARDOUIN ET DE HENRI DE VALENCIENNES. DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE. texte rapproché du français moderne, par Maillard de la Couture. Un volume in-8,396 pages, Société de Saint-Augustin, Prix : 4 fr.

A quelque point de vue que l'on se place, le nouveau volume que la Société Saint-Augustin vient d'ajouter à sa bibliothèque des "Chroniques et Mémoires" mérite de fixer l'intérêt. Le récit de la quatrième Croisade par Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui naquit vers le milieu du XIIe siècle, est le plus ancien monument historique de notre langue dont l'auteur ait été un laïque. Jusqu'alors c'était dans les cloîtres, cet asile de toute science et de toute vertu aux époques barbares, que se tenait registre, année par année, des événements survenus sous chaque règne dans tout le royaume, et c'est des annales ainsi composées que sortirent ce qu'on appelle les *Grandes Chroniques de France*. Villehardouin fut le premier représentant de la société laïque et féodale qui ait entrepris de livrer directement à l'histoire les faits dont il avait été l'acteur ou le témoin.

Les ouvrages composés dans la langue nationale par des laïques avant l'histoire de la quatrième croisade étaient des poèmes où l'imagination ne s'imposait nulle entrave, mais les hauts faits attribués par les chansons de geste à Charlemagne ou à Roland étaient à peine plus merveilleux que les aventures très réelles et fidèlement rapportées par Villehardouin, et il n'est point aujourd'hui hors de propos de montrer, par un témoignage dont la loyauté éclate à chaque ligne, ce qu'était cette époque si anti-patriotiquement calomniée ; nous retrouvons, dans cette féodalité fruste et naïve, un patrimoine d'héroïsme que nous envierons éternellement l'étranger.

Simple et concis est le style de Villehardouin, mais si l'agrément calculé et la souplesse de la forme font défaut, ces qualités qui seront développées plus tard avec tant de richesse et de variété dans les innombrables chefs-d'œuvre de la littérature française, sont suppléées par une originalité de pensée et d'expression qui appartient en propre à notre auteur et qui captive plus étroitement le lecteur que les artifices concertés du style.

Une édition telle que se la proposait la Société Saint-Augustin se heurtait à un double et redoutable écueil : ou bien rebuter le lecteur par l'embarras où devait nécessairement le mettre l'intelligence d'une langue encore dans sa première enfance, ou bien enlever au récit du vieux chroniqueur une partie du charme en quelque sorte inséparable du texte primitif. La difficulté a été habilement vaincue par des emprunts heureusement faits à la version de MM. Paulin Paris et Natalis de Wailly et non moins heureusement rapprochés de la langue courante ; cette tâche a été confiée à M. Maillard de la Couture qui est trop pénétré de la saveur des vieilles chroniques pour en laisser perdre le moindre arôme : de telle sorte que la présente édition réunit le double avantage d'être conforme aux données de l'érudition et d'offrir une lecture accessible à tous.

La chronique de Villehardouin est complétée, suivant une excellente tradition, par celle de Henri de Valenciennes.

ALBERT MARON

JEANNE D'ARC, ses exploits, son procès, ses vertus, par V. Canet, professeur d'histoire aux Facultés catholiques de Lille. Un vol. in-8, 200 pages, orné de filets rouges et de nombreuses gravures dans le texte. Prix : 2 fr.

LA VIE DE SAINT PIERRE CLAVER, de la Compagnie de Jésus, apôtre de Carthagène et des Indes Occidentales, par le Père Fleuriau, de la même Compagnie. Un vol. in-8, 200 pages avec filets rouges, orné d'un portrait du Saint et de gravures dans le texte. Prix : 2 fr.

SAINT VINCENT DE PAUL, d'après Louis Abelly, évêque de Rodez, in-8, de 210 pages, avec filets rouges, orné d'un portrait du Saint et de nombreuses gravures dans le texte. Prix 2 fr. Société de Saint-Augustin.

Ces trois volumes appartiennent à la collection des *Hommes illustres*, inaugurée en 1887 avec tant de succès par l'imprimerie Saint-Augustin. Après les grands guerriers chrétiens, *Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Turenne, Sobieski*, etc, voici de grands saints : *Pierre Claver* et *Vincent de Paul*, et, comme transition entre l'héroïsme militaire et l'héroïsme de la vertu, une femme qui les réunit tous deux dans son incomparable existence : *Jeanne d'Arc*.

Le présent volume a été extrait de l'important ouvrage de M. Canet sur Jeanne d'Arc réhabilitée et vengée par ses accusateurs et ses juges. L'auteur en a retranché toutes les considérations historiques et tous les détails qui n'étaient pas absolument nécessaires pour mettre en relief la douce et puissante physionomie de l'envoyée de Dieu. L'éditeur y a joint des illustrations qui appartiennent presque toutes à l'époque où se sont passés les grands événements racontés. Les gravures et le texte se prêtent un appui mutuel ; ils reportent le lecteur à ces temps qu'il importe de bien connaître, pour comprendre combien le Christ qui " aime les Francs, " a eu souci de leurs destinées.

La Vie de Saint Claver est celle du P. Fleuriau, c'est-à-dire la meilleure et la plus complète qui ait paru. Les éditeurs se sont bornés à alléger le volume en supprimant certaines redites inévitables dans l'histoire d'un héros, qui, durant quarante ans, n'a pas cessé de répéter, tous les jours et à toute heure, sur les mêmes lieux, les mêmes miracles de charité. Ces coupures intelligentes et discrètes n'enlèvent à la narration que ce qu'elle pouvait avoir de monotone, et laissent entière la sublime figure de l'apôtre des nègres.

On a recommencé vingt fois l'histoire de Saint Vincent de Paul depuis Abelly, mais on n'a pas fait mieux que ce bon évêque, admirateur et ami de M. Vincent. Dans une édition à l'usage du grand public, il était nécessaire d'abrégier le fond notablement et d'aérer la forme en élaguant ce que l'ensemble avait de trop touffu.

Comme pour *Jeanne d'Arc*, les illustrations de *Saint Vincent de Paul* sont empruntées aux publications ou aux monuments contemporains. Il était plus difficile d'illustrer *Saint Claver* ; cependant d'intéressantes vues des lieux qu'habitait l'héroïque Jésuite, sont semées dans le texte, où l'on rencontre aussi des types de ses chers nègres et le portrait de son saint ami Alphonse Rodriguez.

Littérature

LADY GEORGIANA FULLERTON, sa vie et ses œuvres, par madame A. Craven, 1 vol. in-16, 7ième édition, 4 fr. chez Perrin et Cie, Paris.

Je viens trop tard pour signaler le nouvel ouvrage de Mme Craven mais assez tôt pour en constater le succès. Il y a quelques mois à peine que la Vie de lady Georgiana Fullerton a paru, et, sans parler de la traduction anglaise, déjà plusieurs éditions françaises se succèdent et des milliers d'exemplaires s'épuisent en quelques jours. Voilà, pour quiconque s'intéresse à la santé morale de notre pays, une bonne nouvelle. En dépit des pauvretés malsaines dont tant de lettrés nourrissent chaque jour tant d'oisifs, il y a donc parmi nous un public nombreux pour les livres propres, comme on disait jadis, à former l'esprit et le cœur. C'est parmi ce public peu bruyant, mais fidèle à qui l'a su conquérir, c'est dans les mille sillons de ce champ fertile et dédaigné que Mme Craven est accoutumée à jeter le bon grain des hautes pensées et des sentiments généreux ; elle a de tous côtés et dans toutes conditions une foule d'amis inconnus qu'elle charme, console, édifie, en les introduisant dans la belle compagnie des amis plus proches au milieu desquels s'est écoulée sa propre vie.

L'amie qu'elle vous présente en ce moment était à la fois et au suprême degré femme du monde, femme de lettres et femme chrétienne. Vit-on jamais plus grande conformité entre un peintre et son modèle, et s'il est entre les âmes d'autres liens que ceux du sang, n'est-ce pas encore le *Récit d'une sœur* que nous sommes conviés à lire ?

Lady Georgiana Fullerton était fille de lord Granville, qui fut longtemps ambassadeur à Paris, et sœur de lord Granville, que nous avons vu diriger durant tant d'années la politique extérieure de l'Angleterre. Née au sommet de cette magnifique et solide aristocratie anglaise, elle jouissait vivement de l'ancienneté de sa race et elle trouvait que "cette complaisance produit dans une âme élevée la courtoisie des manières et la générosité des sentiments", citant comme exemple "les légitimistes auxquels on ne peut refuser, disait-elle, d'être, entre tous les Français, les mieux élevés." Au surplus, avec son intelligence ouverte et cultivée, son imagination ardente, son caractère simple et franc, elle jouissait fort de tous les biens de la vie et tout particulièrement du commerce d'une société brillante et choisie, où les choses de l'esprit avaient alors leur place parmi les plaisirs du monde, où les questions religieuses et politiques ne semblaient étrangères à personne. Mais, de ces hauteurs où s'épanouissait sa jeunesse, jamais elle ne perdit de vue les "petits et les misérables.

"J'ai des tendances très démocratiques, écrivait-elle ; mais c'est l'intérêt du peuple véritable que j'ai à cœur, non celui de certaines classes moyennes dont la tyrannie est souvent plus dure pour le peuple que celle des souverains les plus absolus." Elle ajoutait : "Je considère la connaissance de la vérité religieuse, l'éducation chrétienne des classes ouvrières comme le premier et le plus important des buts à atteindre... la liberté civile, le bien-être, la prospérité temporelle, comme des biens en eux-mêmes fort désirables, sans doute, mais fort inférieurs aux premiers." Sollicitude qu'elle ne se contentait pas de professer, mais qu'elle pratiqua de bonne heure.

Dès le début et à travers les premiers enchantements de sa vie mondaine, jamais elle ne détourna son regard ni sa main des misères qui se rencontraient à sa portée. Ce fut même pour les secourir plus efficacement qu'elle devint auteur. Horace a dit qu'il lui fallut la pauvreté pour lui donner l'audace de composer des vers.

.....*Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem

Ce fut aussi la pauvreté qui poussa lady Georgiana à publier des livres, mais la pauvreté d'autrui. Il y a, en Angleterre, plus de femmes auteurs qu'en France, et lady Georgiana n'est pas la seule qui le soit devenue par charité. L'exemple est pourtant assez rare pour qu'il vaille la peine de le remarquer, et ce qui semblera plus rare encore, c'est que ces livres, écrits pour l'amour de Dieu et des pauvres, soient des romans, c'est enfin que ces romans, purs et nobles entre tous, soient pleins de mouvement, de passion et de vie. La charité a fait éclore un talent original.

Ici, je trouve une lacune dans le livre de Mme Craven et je la déplore : sur le mérite littéraire de son héroïne, elle nous donne l'appréciation de certains juges plus ou moins compétents, de lord Brougham et de Charles Greville par exemple, elle ne nous donne pas la sienne, elle s'occupe à peine des ouvrages de lady Georgiana. Sans doute, la conformité que nous avons déjà signalée entre le peintre et le modèle, cette conformité qui donne tant d'intérêt au reste de la biographie, est cause de cette omission.

Racine, en recevant à l'Académie le frère du grand Corneille, lui disait avec plus de politesse que de vérité : " Vous auriez appréhendé en faisant l'éloge de votre frère qu'il ne semblât que vous fassiez votre propre éloge." A plus juste titre que Thomas Corneille, Madame Craven a pu éprouver pareille appréhension. Pourtant, lorsqu'elle prétend que " des fictions qui émeuvent et élèvent l'âme, et stimulent l'imagination sans annoblir le cœur ", n'ont plus chance de se faire lire en France, ne commet-elle pas envers son pays une sorte d'ingratitude et lui est-il permis de s'oublier au point d'envelopper dans l'invective, d'ailleurs éloquente et juste qu'elle lance contre le naturalisme, tous les romans français qui réussissent ?

" De la vertu, de la morale, on n'en veut plus, dit-elle, il n'en faut plus dans nos romans d'aujourd'hui. De l'intérêt même, il n'en faut pas davantage. Il paraîtrait que la vie humaine n'en offre plus au temps où nous voici parvenus. Il paraîtrait que la lutte, le remords, l'héroïsme, la douleur, la tendresse, la pitié, l'amour lui-même, ces cordes vibrantes des siècles écoulés, et (n'en doutons pas) des siècles à venir, sont, dans le nôtre, devenues muettes ou sont brisées. Et l'on appelle cette grande insulte à la nature humaine le naturalisme ! "

Si Mme Craven nous fait trop peu connaître, à mon sens, le talent de lady Georgiana, en revanche elle ne néglige rien pour pénétrer dans son âme. C'est pourquoi elle prend soin d'indiquer à quels scrupules ce talent même a donné lieu et comment ils ont été surmontés. L'auteur d'*Ellen Middleton*, de *Grantley Manor* et de *Lady Bird* se demanda

plus d'une fois avec anxiété " si ces romans avaient jamais fait aucun bien ", elle le demanda à des juges sévères, elle fut autorisée à le penser, et, comme d'ailleurs, sa plume lui fournissait chaque année de quoi recueillir nombre d'orphelins, elle continua d'écrire. Seulement, " dans le but de lutter contre l'amour de la louange ", elle prit la résolution " de ne jamais lire sans une nécessité absolue aucun des articles de journaux ou de revues qui se publiaient à son sujet. " Vouloir ignorer ce qu'on dit de nous ! voilà, certes, dans le monde des lettres, une singularité plus grande encore que des romans écrits par charité.

Lorsque lady Georgiana se détachait ainsi de sa propre renommée, il y avait longtemps qu'elle pratiquait avec ferveur la vie chrétienne, et comme le dit Mme Craven, suivait la voie étroite.

A l'âge de trente-quatre ans, elle avait passé de l'Eglise anglicane où elle était née dans l'Eglise romaine. Comme Manning, comme Newman et tant d'autres savants hommes, cette jeune femme avait suivi le mouvement qui partit alors de l'Université d'Oxford et qui remonta du sein de la Réforme d'abord aux rites, ensuite au croyances, enfin à la hiérarchie et à l'unité catholiques. Dans ce long et laborieux voyage, plusieurs s'arrêtèrent en route. Lady Georgiana eut assez de vigueur, de droiture et surtout d'humilité pour parvenir au terme, et si parmi les observances catholiques il fallait déterminer celle qui l'attira plus particulièrement et la séduisit en quelque sorte, on devrait nommer la confession. La confession, qui jadis a éloigné de notre Eglise tant de consciences souillées, a eu la vertu d'y ramener de nos jours une âme sincère et pure, avide de s'épurer toujours.

A travers quelles contradictions et quels déchirements intérieurs cette conversion s'accomplit, lady Georgiana l'a exprimé dans un hymne de reconnaissance adressé par elle à " l'Eglise mère, patrie de son âme ". " Jadis, dit-elle, avant de subir ta puissance, j'avais désiré que tu fusses la vérité. Plus tard, quand vint l'heure décisive, j'aurais souhaité que tu fusses l'erreur. La lutte a été longue, le combat cruel, le gain merveilleux. "

Il est toutefois une épreuve qui fut épargnée à la néophyte. L'abjuration de son mari avait précédé la sienne ; en changeant de culte, elle ne fit donc que le rejoindre. D'autre part, ce changement ne troubla aucunement ses relations avec sa mère, sa sœur, ses frères, ses proches et ses amis, qui continuaient d'appartenir à l'Eglise anglicane. Les liens chers à son cœur ne furent pas rompus, ni même relâchés ; privilégiée qu'elle partagea d'ailleurs avec tous les convertis d'Oxford. Il faut le reconnaître à leur honneur et aussi à l'honneur de la société britannique : beaucoup, parmi ces convertis, eurent à sacrifier leur place et et leur carrière. Aucun ne cessa d'être estimé, aimé, admiré même, par les compatriotes dont ils abandonnaient la communion.

Cependant Dieu ne devait pas garder à l'abri du malheur une âme qu'il destinait à la perfection. Elle avait un fils, un enfant unique ; comme il atteignait sa vingt et unième année, elle le perdit, et c'est à partir de ce moment qu'elle ne respira plus que vers le ciel ; sans quitter le monde, elle y mena la vie d'une religieuse, d'une fille de Saint-François d'Assise et d'une fille de Saint-Vincent de Paul tout ensemble, et enfin, grâce au concours d'une autre convertie, miss Talyor, elle

institua à Londres une congrégation qui rivalise avec nos Petites Sœurs des Pauvres. Les Sœurs françaises mendient pour le compte des mendiants qu'elles recueillent, les Sœurs anglaises travaillent pour gagner leur pain et le pain des infirmes qu'elles servent.

Parmi ces grandes œuvres et à travers toutes les pratiques du renoncement évangélique, Lady Georgiana Fullerton gardait une amabilité qui ne vieillissait pas. Sa charité n'était pas seulement infatigable, elle était joyeuse. Partout où elle passait, elle s'occupait non seulement des besoins des pauvres, mais aussi de leurs plaisirs. La dernière fois qu'elle quitta la France, sur le point de s'embarquer, elle voulut encore donner aux enfants abandonnés de Boulogne " un vrai régal " et un arbre de Noël. La douleur qu'elle renfermait au plus profond d'elle-même ne pouvait être consolée, mais elle avait su se préserver de la tristesse et, le croirait-on, en dépit de l'inguérissable blessure qu'elle portait au cœur, elle usait si bien de la vie que jusqu'à la fin elle aima à vivre.

Ce fut seulement au moment de mourir qu'elle eut le courage d'écartier le voile qui cachait toujours le portrait de son fils et de le regarder, tant la plaie était demeurée saignante, et néanmoins, à ce même moment, sur ce lit de mort, elle s'accusait encore " d'un amour immodéré de la vie. " Ce goût de vivre en vivant pour Dieu seul, mis en lumière par Mme Craven, étonnera sans doute une génération fatiguée. Mais peut-être aussi la sérénité, la gaieté même conservée par Lady Georgiana sous le poids du malheur, l'agrément de son commerce la variété et l'intérêt de son entretien si fidèlement rendus par son amie, attireront vers elle après sa mort comme durant sa vie ceux que son austère piété serait capable d'effaroucher.

La noble et sainte étrangère a, d'ailleurs, pour nous Français, un attrait de plus : elle a beaucoup aimé la France. C'est en France, à l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, qu'avait commencé sa jeunesse ; c'est là qu'elle avait joui d'abord des joies de ce monde, et là encore qu'elle avait entrevu les premières lueurs de la vérité catholique ; aussi notre pays gardait-il à ses yeux un charme ineffaçable. " C'est étrange, " disait-elle encore dans sa vieillesse " comme la seule pensée d'être en France me rend joyeuse. " Elle goûtait particulièrement notre langue, la maniait avec autant d'aisance que la sienne propre et voulut s'en servir pour deux de ses ouvrages : comme pour acquitter la dette de l'hospitalité, elle écrivit en français et publia dans le *Correspondant* l'histoire, moitié réelle, moitié imaginaire, de la *Comtesse de Bonneval* et celle de *Rose Leblanc* ; la première, femme de qualité du dernier siècle ; la seconde, simple paysanne, et toutes deux types séduisants et touchants des femmes françaises. Ce n'est pas tout : elle paya tribut à notre pays dans sa vie charitable aussi bien que dans sa vie littéraire.

Durant ses dernières années, ses bonnes œuvres étaient vraiment catholiques. Il n'était pas un coin du globe où la souffrance ne l'émût, où l'oppression ne la soulevât : elle quêtait dans les journaux anglais pour les femmes annamites, elle sollicitait M. Gladstone en faveur des Polonais et des Uniates ; chose plus difficile peut-être pour une Anglaise, elle prenait un soin personnel et affectueux des Irlandais à Londres. Mais dans cette sollicitude qui s'étendait à toutes les misères,

elle eut toujours pour les malheurs de notre patrie un regard de prédilection.

Quand la monarchie de Juillet tomba, sa compassion respectueuse et fidèle environna l'exil des princes dont elle avait connu la prospérité. Quand, vingt-deux ans plus tard, la France même fut envahie et écrasée, les vieillards, les enfants, les femmes de toute condition qui fuyaient devant l'ennemi victorieux la trouvèrent parmi les plus empressés à les accueillir de l'autre côté du détroit. Il y eut alors chez les grandes dames d'Angleterre, comme chez les artisans et les simples ouvrières, un élan de générosité qui soulagea la détresse de nos compatriotes et dont notre pays doit se souvenir.

En consacrant à l'une des principales bienfaitrices des Français malheureux une plume française,—cette plume faite pour peindre également les belles âmes et les beaux paysages et que guide une foi communicative, un cœur resté jeune à travers les années et les épreuves,—en perpétuant parmi nous la mémoire de Lady Georgiana Fullerton, Mme Craven n'a pas seulement satisfait son amitié, servi sa religion, elle a de plus préservé son pays d'un reproche qu'on lui adresse quelquefois et qu'il ne saurait encourir impunément : le reproche d'ingratitude.

VICOMTE DE MEAUX.

Sciences.

L'HYPNOTISME revenu à la mode. Histoire et discussions scientifiques, par le R. P. Franco. S. J. Traduit de l'italien par A. de Villiers de l'Isle d'Adam. Un vol. in-12 de 330 pages, Le Mans, chez Leguicheux ; à Paris, chez Palmé.

Le P. J. J. Franco, le savant rédacteur de la *Civiltà cattolica*, a suivi attentivement depuis un assez grand nombre d'années la question de l'hypnotisme, il a lu tous les écrits publiés sur cette matière, non seulement en Italie, mais aussi en France, en Angleterre et en Allemagne, et il a résumé le résultat de ses études dans un ouvrage qu'il a intitulé : " L'Hypnotisme revenu à la mode. " Cet ouvrage d'une haute valeur scientifique, a été immédiatement traduit en espagnol et en français.

L'auteur expose d'abord les faits hypnotiques, puis il remonte à leur origine en faisant voir que l'hypnotisme n'est pas autre chose que le magnétisme rajeuni, lequel n'était lui même que le mesmérisme légèrement modifié. Passant ensuite à l'examen de l'hypnotisme en lui-même, il constate que c'est une véritable maladie, mais que cette maladie n'est pas naturelle, que ni ses symptômes, ni sa cure ne peuvent s'expliquer selon les lois de la nature. Enfin, l'auteur démontre que l'hypnotisme est nuisible à la santé et qu'il est profondément immoral.

Cette première partie de l'ouvrage est purement scientifique et s'adresse indistinctement à tous les hommes qui désirent étudier l'hypnotisme, quelles que soient leurs croyances. Mais le P. Franco n'oublie point qu'il est prêtre catholique, et dans une seconde partie qu'il

destine seulement aux catholiques soumis à l'enseignement de l'Eglise, il traite la question de l'hypnotisme au point de vue théologique.— Parmi les pratiques, il en est qui sont certainement impies, d'autres qui le sont très probablement, d'autres qui sont suspectes. Le P. Franco répartit les principaux faits hypnotiques entre ces trois classes, en exposant les motifs de sa répartition. L'ouvrage se termine par l'exposé de la théorie chrétienne sur l'intervention diabolique, suivi de son application à l'hypnotisme.

A la lecture de cet ouvrage, on reconnaît immédiatement que l'auteur n'est pas seulement un théologien, mais qu'il est très versé dans l'étude des sciences physiques et naturelles, chose indispensable pour apprécier à leur juste valeur les phénomènes hypnotiques, et qu'il procède toujours avec une méthode rigoureuse. Quant à ses conclusions, les unes sont fondées sur des décisions formelles de l'Eglise ; les autres, au contraire, ne sont que l'expression de son opinion personnelle ; il en établit soigneusement la distinction. Les premières ne peuvent être contestées par un catholique, tandis que les autres sont abandonnées à la libre discussion.

Les vrais savants sont modestes ; aussi le P. Franco, loin de prétendre que tous ceux qui ne partagent pas son opinion sont des ignorants et des incapables, s'empresse de déclarer qu'il n'entend point condamner ceux qui ayant découvert des raisons qu'il ne connaît pas, sont d'un avis différent du sien.

Seulement, il convient d'ajouter que ces raisons-là, on sera probablement assez embarrassé de les fournir.

Revue.

L'ECOLE CATHOLIQUE, revue pédagogique paraissant le 8 et le 22 de chaque mois. Prix de l'abonnement : France et Belgique, 5 fr. Union postale, 6 fr. Société Saint-Augustin, Bruges.

Une bonne revue pédagogique sert merveilleusement à l'instituteur. Elle le tire de son isolement, l'encourage dans les bonnes méthodes, le préserve de la routine toujours à redouter.

L'Ecole catholique lui redira les enseignements du Pape et des Evêques, exposant les droits de l'Eglise sur l'éducation. Il y rencontrera des articles de pédagogie chrétienne, de méthodologie générale et spéciale, l'histoire de la pédagogie. Il y verra quel parti un maître chrétien peut tirer de l'intuition, dont raffole l'enseignement neutre tout en n'y voyant que le côté matériel des choses. Surtout il y trouvera des modèles parfaits de consciencieuse préparation des leçons sur toutes les branches : Religion et histoire sainte, lecture, grammaire, style, arithmétique, géométrie, histoire, géographie, physique, etc., etc.

La revue se complète par tout ce qui peut tenir l'instituteur au courant des progrès de l'enseignement : Questions de conférences, Examens d'instituteurs, Congrès, Expositions, Concours, Statistiques, Etudes sur les législations scolaires étrangères, articles bibliographiques, etc., etc.

On le voit, l'instituteur a tout profit à retirer de cette remarquable publication ; les prêtres qui s'intéressent si profondément aux progrès dans les écoles libres, les parents qui sont les premiers et les plus responsables éducateurs, puiseront à la même source des enseignements variés et féconds.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour la recommander à tous les hommes sérieux, c'est qu'elle est éditée avec le concours de plusieurs praticiens distingués et avec la collaboration spéciale des FRÈRES DES ECOLES CHRÉTIENNES, ces éducateurs par excellence de la jeunesse, dont l'expérience et les traditions dans l'art de l'éducation embrassent déjà une période de deux siècles.

A TRAVERS LA SCIENCE

Nouvelle application du téléphone aux chemins de fer.—La Société générale des chemins de fer économiques a fait procéder à de nouvelles expériences téléphoniques, couronnées d'un plein succès, sur la ligne de Saint-Valers-sur-Somme à Cayeux. Voici quelques détails empruntés au *Bulletin international de l'électricité et de ses applications*.

Toutes les stations du réseau étant munies du téléphone, on a voulu profiter de cette disposition dans les cas de détresse d'un train, d'accident en pleine voie, au lieu de recourir à l'installation coûteuse de postes de secours, dont la surveillance et l'entretien sont une lourde charge pour l'exploitation. On a établi de petits postes téléphoniques portatifs placés dans le fourgon, et l'on se sert comme conducteur du fil téléphonique qui relie les stations. Chacun de ces postes comprend un bouton d'appel, un microphone, un téléphone, une sonnerie à grande résistance, un commutateur de dérivation pour la sonnerie et le téléphone, et dix éléments au sel ammoniac, modèle Leclanché, le tout disposé dans une boîte dont la plus grande dimension est de 0m, 33 et le poids 10 kilogrammes.

La communication de la ligne est prise sur le fil télégraphique ou téléphonique disposé le long de la voie, au moyen d'un fil de cuivre relié à la boîte et passant dans une tringle creuse qui permet d'atteindre facilement le fil de ligne avec le crochet en cuivre qui la termine ; on met ensuite la borne de terre de la boîte en communication avec le rail au moyen d'un fil et d'une prise de contact spéciale ; on presse le bouton d'appel, les deux postes voisins répondent ; la communication est bien établie et la parole très nette après ces opérations, qui demandent deux ou trois minutes au plus.

Le poste portatif pouvant faire déclancher une sonnerie à une distance de 20 kilomètres, il suffit, pour l'application à une ligne dont toutes les stations n'ont pas le téléphone, d'installer un poste téléphonique tous les 40 kilomètres.—Si la ligne est établie avec deux fils conducteurs, on raccorde la borne de terre de la boîte au fil de retour, au lieu de prendre terre sur le rail.

Nouveau système de télégraphie optique.— M.P. La Cour a imaginé un système de spectro-télégraphie fondé sur un principe nouveau et qui

présente un avantage considérable sur tous les modes de télégraphie optique utilisés jusqu'à ce jour.

D'après le *Génie civil*, l'inventeur renonce à l'emploi de rayons lumineux interrompus et envoie à la station réceptrice un signal qui s'y dessine en quelque sorte et peut être lu comme une lettre. On opère la transmission à l'aide d'un faisceau lumineux réfracté dans des prismes et privé à son départ de rayons de certaines couleurs. Le spectre que l'on obtient à l'arrivée est interrompu par une ou plusieurs bandes noires qui correspondent aux rayons absorbés au départ. Au moyen d'écrans convenablement disposés, on peut donner au faisceau lumineux la forme des différentes lettres de l'alphabet Morse, et un dispositif spécial modifie à chaque signal la composition de la lumière émise. Tous les signaux se lisent successivement sur la glace du récepteur et sont uniquement produits par la réfraction.

On utilise mieux le pouvoir lumineux d'une lampe que dans les appareils ordinaires, car on peut concentrer les rayons sur la partie découpée de l'écran. La rapidité de transmission de ce système est assez grande, et il est probable qu'il trouvera de nombreuses applications, surtout dans la marine : on peut, en effet, expédier simultanément quatre ou cinq signaux par la même lanterne, ce qui permet d'employer pendant la nuit un système de télégraphie analogue au système international des pavillons.

La résolution électrique des équations—L'électricité est la reine du jour. Eclairage électrique, transports par l'électricité, distribution de la force par l'intermédiaire du mystérieux fluide, telles sont les questions à la solution pratique desquelles les inventeurs s'acharnent, par des recherches dont, parfois, on s'empresse un peu trop de célébrer le succès définitif. Mais, en attendant qu'on ait résolu le problème de produire l'électricité à meilleur compte que le gaz et de réaliser régulièrement, au delà de quelques centaines de mètres, le transport électrique des forces naturelles, un esprit ingénieux, M. Félix Lucas, a trouvé une application fort inattendue de cet universel agent de l'avenir. Cette application consiste à faire résoudre, par une machine électrique, les équations algébriques de degré quelconque.

Ce n'est pas chose facile de donner aux lecteurs d'un journal une idée tant soit peu claire des considérations qui ont guidé M. Lucas. Essayons cependant, car ce nouveau procédé de calcul est d'une originalité qui vaut la peine qu'on la mette en lumière. Qu'on suppose une surface de métal, sur laquelle on fait arriver, par des fils placés en des points bien déterminés, des quantités définies d'électricité. Cette surface prendra un état électrique ou, pour parler le langage scientifique, un *potentiel électrique*, variable d'un endroit à un autre, mais parfaitement déterminé en chaque point d'après l'afflux des différentes sources. Or de même que sur une surface de terrain on peut réunir par des courbes les points qui ont la même hauteur au-dessus du plan de comparaison, de même on peut, sur une surface électrisée, tracer des *lignes d'égal potentiel*. Ces lignes sont sinueuses et se rencontrent en certains points dits *points nodaux*. Déterminer la position de ces points, connaissant la distribution et la puissance des sources d'électricité, c'est

précisément résoudre une équation, d'un degré égal au nombre des sources. Donc on peut retourner le problème et, distribuant les sources en question conformément aux données fondamentales de l'équation qu'on veut résoudre, laisser à l'électricité le soin d'indiquer elle-même, par les nœuds des lignes de même potentiel, les solutions désirées. On le peut d'autant mieux qu'un physicien, M. le docteur Guébbard, a trouvé un procédé très sûr pour l'enregistrement des variations du potentiel. En provoquant des décompositions électro-chimiques en divers points de la surface électrisée, il fait naître des figures, d'une régularité géométrique, qui fournissent l'exacte représentation du phénomène. Ce qui reste à faire pour rendre pratique l'idée de M. Lucas, c'est de construire une machine qui puisse, dans chaque cas, opérer sans accroc, comme il convient, la distribution de l'électricité. Il paraît qu'on est à l'œuvre et il est permis d'entrevoir le moment où la résolution des équations cessera d'être un cauchemar pour les mathématiciens en devenant une simple branche de la photographie ou, du moins, de la photochimie.—*M. de Lapparent.*

Valeur comparée de la viande et du pain au point de vue alimentaire.— La viande que fournissent les animaux domestiques devrait former, avec le pain, la base de l'alimentation de l'homme des régions froides et tempérées. La graine des céréales et le mélange de chair et de graisse qu'on désigne sous le nom de viande présentent, en effet, à l'organisme humain, l'association des principes azotés et hydrocarbonés la mieux appropriée à la réparation des pertes que notre corps subit à chaque instant pour l'entretien de nos fonctions et la production de la chaleur et du travail qui accompagnent tous les actes de l'animal.

L'amidon dans le pain, la graisse dans la viande concourent principalement à la production de la chaleur animale ; les substances dites albuminoïdes : gluten, albumine, fibrine, la chair pure, apportent l'élément azoté indispensable à la constitution du milieu intérieur où s'effectuent toutes les transformations qui ont pour objet la réparation des organes et notamment celle des muscles. Ce milieu, le sang, présente dans sa composition une constance presque absolue chez les individus de la même espèce, et peu variable d'une espèce à l'autre. La nutrition des animaux, on le sait aujourd'hui, est indirecte : les aliments qu'ils consomment subissent une transformation complète dans l'estomac et ses annexes ; ils nous apportent les éléments de tous nos liquides, tissus et organes, mais ils ne servent pas directement, comme on l'a trop longtemps enseigné, à la réparation d'une organe similaire par sa composition chimique avec les substances ingérées. Les anciens physiologistes auraient volontiers assimilé la réfection d'un muscle chez l'animal vivant par l'ingestion d'un muscle d'un autre animal, au rapiéçage d'un vêtement ou d'une chaussure à l'aide d'un morceau d'étoffe ou d'une pièce de cuir.

Claude Bernard, en détruisant pour toujours cette doctrine trop simple de la nutrition et en restituant à l'aliment son véritable caractère, qui est de produire le sang, a éclairé d'un jour absolument neuf la physiologie de la nutrition. Grâce à ses découvertes, appuyées sur des expériences aussi probantes que neuves, nous avons la clef du rôle des

aliments dans l'organisme, l'explication des substitutions d'un aliment à un autre, substitutions contestées si vivement avant lui et devenues, depuis quelques années, la règle la plus sûre du rationnement des animaux de la ferme.

Les longues et instructives études de MM. Lawes et Gilbert sur la composition des animaux de boucherie nous ont, d'un autre côté, fourni un point de départ des plus utiles, pour la comparaison de l'emploi de la viande des différentes espèces dans l'alimentation de l'homme, entre elles d'abord, puis avec le pain. L'analyse de toutes les parties comestibles des animaux de boucherie a donné, comme moyenne pour les animaux à un bon état d'engraissement, la composition suivante :

Eau.....	46.0
Substances azotées (chair pure).....	12.7
Graisse.....	32.8
Matières minérales.....	3.0
Estomac et son contenu.....	5.5
	100.0

Telles sont les proportions des divers groupes de principes qui entrent dans la composition de 100 kilos de poids vif d'un animal de boucherie. Lawes et Gilbert ont établi par une longue série d'expériences sur un très grand nombre d'animaux de la ferme, que 1 kilo de matières grasses correspond, comme valeur nutritive, à 2 kil. 400 de fécule ou amidon de céréales. On sait qu'on nomme rapport nutritif, dans un aliment, le rapport entre le taux des matières azotées et celui de la fécule ou de la graisse équivalente à cette dernière.

Pour connaître le rapport nutritif moyen de la viande de boucherie, il faut donc multiplier par 2.4 le taux de graisse, 32.8 0/0, ce qui donne 78. 72, et diviser ce produit par la teneur en matière azotée pure, 12.7, on a alors :

$$\text{Rapport nutritif} : = \frac{78.72}{12.7} = \frac{1 \text{ matière azotée}}{6.2 \text{ subs. non azotées.}}$$

La composition moyenne du pain bien fabriqué donne, pour le même rapport nutritif, la valeur :

$$\frac{1 \text{ matière azotée}}{6.8 \text{ mat. non azotées}}$$

On voit, d'après cela, qu'étant tenu compte de la matière grasse qui accompagne toujours la chair musculaire dans la viande, cette dernière est très peu supérieure comme valeur alimentaire, à poids égal, au pain de bonne qualité. Ainsi s'explique comment il est possible, à la rigueur, de se nourrir suffisamment avec du pain. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la viande a l'avantage, sur le pain, de présenter un aliment plus concentré, c'est-à-dire d'un volume proportionnellement beaucoup moins considérable.

La viande est donc un aliment de premier ordre, et il serait à souhaiter qu'elle pût entrer beaucoup plus largement dans l'alimentation de l'homme que ce n'est le cas aujourd'hui.

L. GRANDEAU.

CARNET D'UN CURIEUX

LE THEATRE AU JAPON

Parmi les nations orientales, les Japonais sont certainement une des plus intéressantes. Tout en ayant appris la musique des Chinois, ils sont bien plus avancés ; ils sont essentiellement progressistes ; il paraît même qu'il le sont trop.

Chaque voyageur raconte ce qu'il a vu, et en combinant les renseignements que j'ai recueillis de divers cotés, je pourrais faire un tableau presque complet ; je me bornerai aujourd'hui à emprunter quelques détails à un article sur le théâtre japonais, publié par M. Lequeux, consul de France à Yokoama.

Le théâtre japonais comprend un parterre et un seul étage auquel conduisent deux escaliers, ou plutôt échelles, et où se trouvent l'amphithéâtre et les loges. Le parterre est divisé en carrés égaux formant chacun une loge ou plutôt une caisse pour quatre personnes, mais on s'y entasse volontiers six ou sept. Une fois que chaque famille est installée dans sa boîte, on n'en sort plus sans absolue nécessité, ce qui n'empêche pas, la représentation durant dix heures au moins, qu'il se fasse momentanément de nombreux vides à chaque entr'acte. Mais on mange là comme chez soi, on fume, on se met à l'aise. Il n'y a pas de siège, le Japonais ayant l'habitude de s'asseoir sur ses talons et pouvant garder cette position pendant une journée. Les têtes seules émergent au-dessus de la boîte.

J'ai lu quelque part que les spectateurs arrivent à leurs places par des passages suffisamment larges entre les rebords des rangées de loges et où circulent aussi dans les entr'actes les vendeurs de rafraîchissements et de comestibles. M. Lequeux ne parle que de deux passages en planches plus élevés que le fond des caissons et au niveau des séparations ; ces passages courent d'un bout à l'autre de la salle, depuis les portes donnant dans le vestibule du théâtre jusqu'à la scène. Le public ne passe pas seul par là : pendant la représentation, la plupart des acteurs font leurs entrées et leurs sorties par le même chemin.

La mise en scène est étonnante d'exactitude. Si l'action se passe dans une maison, celle-ci est représentée tout entière avec ses abords et son voisinage. L'architecture japonaise se prête à ce système de décoration. Dans la réalité, quand une maison est grandement ouverte, il n'en reste guère que la charpente ; on voit tout ce qui va et vient à l'intérieur. Il y a des changements à vue ; la scène avec ses décorations pivote sur elle-même par le mécanisme d'une plaque tournante qui en occupe toute l'étendue. Quelques décorations accessoires sont ajoutées sur les flancs.

M. Lequeux ne donne pas la composition de l'orchestre ; je la connais ; mais il nous apprend que l'orchestre est dissimulé, sur la gauche et au niveau de la scène, derrière un décor à jour qui varie selon le théâtre de l'action. La musique joue presque sans discontinuer, accompagnant le dialogue d'une mélodie grave ou sautillante, triste ou gaie, discrète ou emportée, sourde ou bruyante, autant que possible selon le caractère de l'action. La musique sert à représenter aussi les murmures de la

nature ; elle cherche des effets imitatifs : tempête, zéphyr, tonnerre pluie, cascade, courant léger, etc. Cela doit être encore plus enfantin que l'harmonie imitative au temps de Lully et de Rameau ; cela doit même ressembler quelque peu à l'harmonie imitative de Biju dans le *Postillon de Longjumeau*.

Du côté opposé à l'orchestre, dans une logette fermée par un store, se tient le *chœur*, représenté par un personnage qu'on ne voit pas, mais qu'on entend souvent. Son rôle correspond assez exactement à celui du chœur dans la tragédie grecque ; mais il tient plus de place dans le drame japonais, tout en y restant modestement caché. Il représente le bon sens populaire et la morale commune ; il explique surtout le développement du drame ; il raconte au besoin ce qui se passe hors de la scène et dévoile les sentiments intimes des personnages. Le drame japonais, étant une image aussi fidèle que possible de la vérité, se déroule souvent et parfois pendant des scènes entières en simple pantomime.

Il y a des actes pendant lesquels les personnages n'échangent que quelques mots ; les monologues sont rares et toujours parfaitement justifiés, ce qui n'est pas le cas chez nous. C'est alors qu'intervient le chœur invisible ; il récite ou plutôt psalmodie la pièce ; il explique la pantomime qui se joue devant les yeux du public : sa voix expressive prend les intonations de circonstance ; elle se fait terrible ou harmonieuse ; elle est généralement grave et devient parfois tout à fait chantante.

Les acteurs japonais sont d'excellents mimes ; il atteignent, dans cet art, une perfection étonnante, grâce à laquelle un drame au Japon est intéressant, même pour l'étranger qui ne sait pas un mot de la langue.

Les rôles de femmes sont remplis par des hommes. Dans certains petits théâtres de genre, toute la troupe est féminine et les rôles d'hommes sont joués en travesti ; mais c'est un art inférieur. Dans tous les cas, les sexes ne sont pas mélangés au théâtre japonais. Au point de vue de la vraisemblance, la voix seule laisse à désirer, et encore certains artistes arrivent-ils à efféminer la leur d'une façon étonnante, sans parler de leur adresse à imiter les allures et les manières féminines.

Les acteurs japonais ne se bornent nullement à rendre la pensée d'un auteur ; ils collaborent à sa pièce ; il ne leur donne qu'une sorte de canevas, et ce sont eux qui composent la pièce. Il y en a qui apprennent chaque jour, et souvent à l'improviste, des modifications ou des améliorations non seulement à leur jeu, mais encore à l'action et jusqu'au fond de l'intrigue. De la sorte, une pièce est jouée parfois devant le public pendant plusieurs semaines avant d'être définitive. Il faut que les artistes japonais soient des improvisateurs de premier ordre.

Naturellement les trois unités classiques sont inconnues au Japon. Une action en engendre une autre comme une *vendetta* corse et la pièce s'arrête uniquement parce qu'il faut faire une fin. Autrefois, les représentations commençaient dès le matin et se prolongeaient bien au delà du coucher du soleil ; elles pouvaient durer presque sans interruption

de quinze à dix-huit heures. Sous l'influence de la civilisation, les mœurs japonaises se sont modifiées ; aujourd'hui, après dix heures de drame on croit en avoir assez ; on commence plus tard et l'on finit plus tôt. Depuis quelque temps dans les grands théâtres, la nuit venue on allume le gaz ; il y a une rampe comme chez nous. Dans les petits théâtres, on conserve l'ancien système : la salle et même la scène peuvent être dans l'obscurité ; on donne seulement à chaque acteur une sorte de *groom* qui lui tient continuellement sous le nez une lampe à réflecteur, fixée au bout d'un manche. Ce que le Japonais veut surtout voir au théâtre, ce sont les jeux de physionomie.

Il me reste à faire une question. S'il est vrai que, pendant une pièce, l'orchestre joue presque tout le temps et que la musique s'applique aux différentes phases de l'action, autant que cela se peut au Japon, qui la compose ? Et si pendant plusieurs semaines les acteurs peuvent faire des changements au dialogue et même au fond de l'action, qu'advient-il alors de la musique ? Il me semble plus probable, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a différentes espèces de pièces et que, plus la musique y a d'importance, moins les acteurs peuvent en agir à leur fantaisie, comme chez nous, dans des vaudevilles ou des opérettes. Il y a des pièces où la musique fait seulement des intermèdes, mais il en existe aussi qui ont beaucoup de rapports avec nos opéras ; les paroles sont déclamées en une mélodie ; il y a même des chœurs à l'unisson. Un des ouvrages les plus populaires de ce genre a été traduit en anglais et publié à New-York avec une notation musicale.

J. WEBER.

A propos de livres et de journaux.

DEMANDES ET RÉPONSES

D—Quelles différences doctrinales y-a-t-il entre la *Réforme Sociale* et la *Science Sociale* ? Quelle est celle des deux Revues dont les doctrines se rapprochent le plus de celles de *l'Univers* ?—R. Les deux Revues sont à peu près dans le même esprit, dans la même doctrine. La *Science sociale* est celle que nous recommanderions davantage.

D—Les articles publiés dans le *Foyer* par M. Rastoul sur les erreurs historiques de Victor Hugo dans son théâtre ont-ils paru en volume ?—R. Non. Ces articles ont paru dans trois numéros du *Foyer*.

D—Que valent les *Nouveaux éléments d'histoire générale*, d'après le nouveau programme pour l'examen du baccalauréat ès lettres, par D. Levi (Alvarès) ?—R. Ouvrage imprégné de l'esprit rationaliste et protestant.

D—Dire ce qu'il est prudent de penser des divers travaux historiques de M. Thiers au point de vue de l'impartialité, de l'exactitude du récit, de la valeur des jugements portés sur les événements et les hommes de la Révolution et du premier Empire, enfin, au point de vue même de l'exécution littéraire ?—R. Au point de vue de l'impartialité, M. Thiers n'est rien moins qu'impartial ; avec une modération affectée, il plaide toujours en faveur des révolutionnaires les circonstances

atténuantes—Au point de vue de l'exactitude du récit, M. Thiers laisse beaucoup à désirer ; soit légèreté, soit parti pris, les erreurs de faits sont nombreuses et parfois importantes. Dans un travail publié jadis par l'*Univers*, M. Eugène Vuillot a relevé bien des erreurs, dont certaines sans doute voulues, au sujet des guerres de Vendées—Au point de vue de la valeur des jugements, M. Thiers ne mérite aucune confiance ; il a pour les révolutionnaires une faiblesse qui contraste avec sa sévérité exagérée pour les adversaires de la Révolution ; toutefois, à ce point de vue, l'*Histoire de l'Empire* vaut mieux que celle de la Révolution, sans être irréprochable, il s'en faut.—Au point de vue même de l'exécution littéraire, il y a beaucoup à rabattre de la réputation faite à ces deux ouvrages ; le style en est négligé, parfois incorrect ; les proportions ne sont pas observées. En somme, l'attention s'est détournée des travaux historiques de M. Thiers, et on a eu raison.

D—Quel est le meilleur ouvrage d'archéologie ? —R. On ne peut pas indiquer au seul ouvrage. Pour l'archéologie monumentale du moyen âge, le meilleur au point de vue théorique et comme doctrine générale sur les caractères des différents styles et le classement des édifices religieux par époques et par écoles, c'est le tome II des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de J. Quicherat, ouvrage posthume qui ne se compose malheureusement que de morceaux détachés ou incomplets. On y a là néanmoins le résumé de la doctrine du maître. (in-8, chez Picard, Paris.)—Comme ouvrage général embrassant tous les détails de l'archéologie monumentale du moyen âge, il n'y en a pas de plus complet que le Dictionnaire d'Architecture de Viollet-le-Duc (12 vol. in-8, Librairie des imprimeries réunies, Paris.)

D—Indiquer l'esprit et la valeur de l'*Histoire de l'Eglise catholique en France*, par Jager ?—R. C'est l'ancienne histoire de l'Eglise gallicane du P. Longueval, refaite dans un esprit romain et d'après des travaux récents.

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

MUSIQUE—Chez Bonnel, à Rennes : *Méthode pour accompagner* facilement et correctement le plain-chant, avec ou sans clavier transpositeur, par E. Henry, 4ième édition. Net, 3 fr.—Chez Millereau, Paris : *Prière de Moïse*, de Rossini, transcrite pour musique militaire par M. Signard (grande partition) net, 5 fr.—Chez Enoch frères & Costallat, Paris : *Cours complet d'harmonie* présenté sous une forme nouvelle et contenant quelques notions d'instrumentation lyrique et militaire, par J. Hugouneq, 2 vol. Net, 30 fr.—Chez Laloue & cie, Paris : *Le Nord et l'Occident*, marche franco-russe, par J. Schyn. Avec accompagnement de piano. 3 fr.

DROIT—Chez Cotillon, Paris : *Des promesses de mariage*, étude historique et juridique, par L. Giraud, docteur en droit. Brochure de 66 pages.—Chez Pichon : *Traité de droit commercial* par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, professeurs à la Faculté de droit de Paris, 2ième édition, tome I, 664 pages, 10 fr.—*Introduction au droit international privé*, par Armand Lainé, professeur à la Faculté de droit de Paris. Tome I, 433 pages, 10 fr.